

Carlo BORDINI : *Poussière*. Traduit de l'italien par Olivier Favier (Alidades, « Bilingues », 5, 50 €).

Carlo Bordini est né à Rome en 1938. *Poussière*, son premier livre traduit en français, se présente sous la forme d'un long poème qui se déploie en spirale autour du motif annoncé par le titre, tout en se ramifiant vers d'autres horizons. Mais avant les thèmes qui se font progressivement jour, ce qui requiert d'emblée le lecteur tient sans doute à l'efficace et modeste sortilège d'une voix dont le timbre, le rythme et le grain restent miraculeusement audibles dans la traduction. La voix de Carlo Bordini offre le paradoxe d'une limpidité tissée d'ombre. Les « ruptures de l'inconscient » qui affleurent dans la parole contribuent à accroître le quotient de spontanéité d'un poème dont la construction est tout à la fois gouvernée et aventureuse. Suffisamment gouvernée pour ne jamais s'exfolier dans l'informe, et suffisamment aventureuse pour que chaque mot, chaque mouvement se dévoile sous nos yeux au plus près de son surgissement.

De même que les étoiles en fin de vie sont de gigantesques nids à poussière, c'est à partir de la faiblesse et de l'épuisement que le poème projette ici sa matière. Giordano Bruno avait forgé la notion de *désagglomération* qui pourrait éclairer ce qui se joue dans ces pages : le poème agit comme infinie désagglomération de tout ce qui se constitue en masse, en rigidité. Dans un mouvement alterné, il fait place aussi à la conglomération des pulvérulences. *Coagula et solve. Solve et coagula*. « La poussière pourrait être / dispersée par le vent. Il est nécessaire qu'elle soit ramassée sur elle-même, au repos / comme la poussière des morts